

EN PANNE

La caissière tourna et retourna plusieurs fois la bouteille avant de trouver le code-barres et de le passer sous la douchette. Ida pensa qu'heureusement ce n'était pas une boisson gazeuse. Elle dit que c'était pour cuisiner du lapin ou du veau. Elle achetait toujours sa bouteille de vin blanc en même temps qu'une pomme qu'elle tendait à la caissière comme si elle était Eve.

Ida dissimula la bouteille et la pomme dans son sac à main et quitta la supérette. Sur le chemin qui la menait au boulot, elle faisait toujours un détour par une petite rue sombre et étroite qui sentait la pisse. Elle s'assurait qu'elle était seule avant de porter la bouteille à ses lèvres et de la boire au goulot, d'une traite. La bouteille finie, elle la couchait délicatement dans le caniveau. Ida se redressait, s'appuyait d'une main contre le mur, reprenait son souffle comme après un effort surprenant, les yeux embués de larmes, enfin faisait plusieurs petits rots rapprochés, et repartait, droite et digne, souriante parce que personne ne l'avait vue.

Dans le vestiaire où elle se costumait en caissière, elle croquait la pomme pour adoucir son haleine. Elle était distante avec ses collègues. Quand on parlait d'elle, finalement, on se

rendait compte qu'on ne savait pas grand-chose, sinon qu'elle avait un gosse au collège et un mari qui travaillait pour la ville. Il nettoyait les rues de la ville et pestait quand il devait se baisser pour ramasser une bouteille vide. Personne ne savait la couleur préférée d'Ida ou si elle aimait les vieux films ou les romans sentimentaux. Elle avait raconté plusieurs fois la mort d'un petit chat. Elle fut surprise en train de pleurer dans les toilettes. Pourquoi pleures-tu ? Elle avait seulement tiré un mouchoir froissé d'une poche pour s'essuyer les yeux et se moucher. C'est rien, avait-elle répondu en tirant la chasse d'eau. Cet incident fut mis sur le compte du travail. C'était la période précédant Noël. Les caissières portaient une fausse barbe et un bonnet rouge. Cette année-là, tous les jouets faisaient le même bruit. Mêmes les enfants semblaient tristes. Aux vestiaires, debout comme sous un abribus, les caissières se plaignaient toutes du boulot, le bonnet rouge sur la tête. Les promotions claironnées dans le magasin s'entendaient jusque dans la minuscule salle de repos. Entre deux bouchées, une des filles parlait d'une série ou d'une scierie. Je me suis sacrément faite baiser, hier, dit l'une, l'émotion rosissant ses joues. On échangeait un samedi contre un dimanche. Ida croquait sa pomme. Le sang battait à ses tempes. Elle venait de boire du gin, en cachette, plusieurs rasades qui lui firent l'effet d'une douche ravigotante. Elle avait mordu la pomme jusqu'au trognon, un pépin dans la bouche qu'elle recracha dans son poing. Je retourne à ma caisse. Elle pénétrait dans l'air climatisé du magasin et se perdait dans les cliquetis de son travail. Elle détestait son travail. Elle détestait tous les clients et leur bouffe au rabais. Le soir, elle était

secrètement ivre et priait que cela dure éternellement. Elle cuisinait par gestes automatiques. Elle répondait oui ou non aux questions qu'on lui posait, mais le plus souvent oui. Elle était souriante même quand les circonstances ne l'exigeaient pas. Son fils s'effaçait devant ou derrière divers écrans. Tu m'achèteras ce truc à Noël ? J'ai eu un douze en math. Je savais pas qu'on pendait des Noirs. Elle restait très longtemps assise sur les chiottes, les jambes écartées, les mains sur les cuisses, la lumière éteinte. Où avait-elle entendu ou lu qu'il ne restait plus qu'un panda sur la planète et qu'après sa mort il n'y en aurait plus qu'en peluche dans les rayons des magasins ? Ida vérifiait sur son poing s'il y avait trente ou trente-et-un jours au mois de mai. Un soir, elle réussit à entrer sa main entièrement dans son sexe. La douleur était cuisante mais ailleurs qu'à l'entrejambe. Hé, qu'est-ce que tu fous dans les chiottes ? Pissez-donc dans le lavabo ! Elle s'endormait dans l'épisode d'une série alors qu'elle s'était juré tenir jusqu'à la tuerie finale. Elle se réveillait, seule, devant le déroulement rapide d'un générique de fin. Elle fuyait, au lit, les publicités qui lui rappelaient son travail. Elle trouvait qu'il y avait une drôle d'odeur dans la chambre.

Une après-midi où Ida ne travaillait pas, son mari rentrant à l'improviste l'avait trouvée endormie sur le canapé, la télé allumée.

— Ah, c'est toi.

Sa bouche était pâteuse. On entendait tous les bruits que faisait sa langue dans sa bouche. Ravalier un peu de salive nécessitait un gros travail.

— Tu dormais ?

— J'étais fatiguée, quoi.

— T'as les yeux rouges.

— J'ai un peu pleuré, oui.

— Qu'est-ce que t'as ?

— A cause du film. On y tuait beaucoup de chevaux.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Des Sioux, aussi.

Il était reparti bosser. Il réclamait constamment des heures supplémentaires. Il aimait commencer tôt et finir tard.

Ida prenait des médicaments pour que les corbeaux qu'elle voyait de la fenêtre redeviennent plus petits, pour éprouver de nouveau de l'angoisse devant son frigo vide, les cafards sur le lino. A dessein, elle mélangeait les boîtes, les posologies, les prises. Elle aimait le bruit du papier alu qui se déchirait pour libérer la gélule. La stressait, la plaquette s'allégeant au fil des jours. Elle connaissait tous les médecins de la ville, d'autres des alentours. Tous lui faisaient des ordonnances. Pour chacun, elle s'inventait une vie. Mais ces vies n'étaient jamais pires que la vraie. Elle taisait la vérité. Ils écoutaient en hochant la tête et en pensant à cette rivière de sanglots qui prenait sa source là où jadis se trouvait Dieu. Ils s'emparaient de leur bloc et prescri-vaient des couleurs. Aux patients d'embellir d'un peu de bleu leur vague à l'âme ou de jaune l'atrabile. Mais ils n'étaient pas dupes même si souvent Ida dictait ses ordonnances en pensant à de somptueux cocktails. Elle s'inventait une étonnante météorologie. Les nuages noirs se dissolvaient dans le tout-à-l'égout de l'oubli. Ahurie par les médocs et par l'alcool, Ida se réveillait dans un désert, sans le souvenir des verts pâturages d'antan, les

jambes prisonnières de sable et déjà agressée par un brûlant soleil. Quand elle ne dormait pas, elle regrettait les nuits de son enfance, cauchemardesques. Mais elle savait alors s'entourer de grigris fabriqués de bouts de ficelle : une moustache de chat suffisait à repousser les monstres trop aventureux. Mieux valaient ces peurs dont Ida réchappait que le livre actuel de son esprit, aux pages arrachées. Elle se tournait d'un côté, de l'autre côté. Mais son odeur la gênait, lui renvoyant sa condition de vivante. Elle pleurait doucement dans le faux silence de la ville, dans la fausse obscurité de la chambre. Vivre, c'était comme porter trop longtemps un objet inutile, lourd et encombrant. Elle savait qu'elle allait le lâcher. Elle aurait aimé comprendre le bonheur des autres dont elle jalousait le miracle ; elle en aurait appris quelques vers, retenu une rime. Peut-être que cet hiver-là fut tout simplement trop long. Un soir gris, elle s'attarda pour la première fois dans un bar, attirée par la silhouette d'une contemporaine, une sœur : son reflet dans une vitre, en vérité. Elle but quelques verres d'un vin médiocre et onéreux, tournant le dos au bar et aux quelques clients silencieux ; à la rue. On l'aurait dite au piquet. Dehors, le clou de lumière du lampadaire immobilisait un incertain crépuscule. Quand elle rentra, tard, Ida était soûle et avait envie d'en découdre. Elle insulta un quidam qui la regardait telle une proie facile. Elle lui cria que bien sûr elle avait envie de baiser mais pas avec un minable, en faisant traîner le a de minable. Elle déchira ses épaules contre les murs. Un sombre brouillard recouvrait le monde. Il lui fallut arriver au bout de la rue pour en attraper le nom et faire demi-tour parce qu'elle s'éloignait de son logis.

Sa rue était de l'autre côté. Des plaisantins changent le nom des rues pour égarer les bourgeois. Personne ne doit changer le Martin d'Aurec de ma rue ! Je leur dirai que j'étais perdue. Mais ils le savaient déjà. De retour chez elle, ils dormaient. La paresse l'empêchant d'aller chercher une couverture dans le haut de l'armoire, elle se couvrit de coussins bleus. Elle se couvrit d'une chaise. Elle sombra d'un coup, coulée par l'oubli des labos, des molécules actives envahissant son cerveau à la manière de petits soldats étasuniens suréquipés tirant sur tout ce qui bouge : un désir, une peur, l'ombre d'un souvenir. Même les rêves churent dans la cendre d'incendies successifs. Au réveil, Ida avait un sein hors du bonnet. Il avait bleui. Quand elle le remit en place, elle crut, une seconde, que quelqu'un venait de la caresser. Elle regarda courir quelques frissons sur ses avant-bras. Elle attrapa son reflet qu'un miroir venait de rejeter. Elle crut se voir dans le creux d'une cuillère à soupe. Gamine, cela la faisait rire. Et son frère, que devenait-il dans une ville voisine avec sa charmante épouse et son horrible progéniture qui avait des résultats scolaires brillants ? Il décrocherait les lauriers qui aromatiseraient la vie ratée de ses parents. Ida secoua la tête. Des pensées, après une longue course, arrivaient pour s'écraser sur le tarmac de sa conscience. Elle avait soif. Elle but de l'eau du robinet au goût de sabre. Deux bols reposaient au fond de l'évier. Ida était déjà en retard pour le boulot. Elle décida de ne pas y aller mais de retourner se coucher, au lit, cette fois. Elle but avec un autre verre d'eau plusieurs comprimés qu'elle contempla longtemps au creux de sa paume, espérant presque qu'un pigeon vienne les picorer. Il y en avait un gros, sécable, qu'elle sentit

douloureusement descendre le long de sa tuyauterie jusqu'à ce qu'il l'entraînât dans sa noyade.

Ida dormait sous le poids de plusieurs couvertures. Elle se réveillait souvent, la bouche sèche, dans les bruits de la ville, des insectes tournoyants, du jour à travers les paupières. Elle se rendormait sur quelques interrogations mortes-nées, laissées sans réponse. Elle voulait réentendre l'insecte pour se croire l'été. Y avait-il de l'ombre au pied du jour ? Ne devait-elle pas préparer le repas ? Ou téléphoner au boulot pour dire qu'elle était malade ? Ne frissonnait-elle pas sous toutes ces couvertures ? Mais on était dimanche. Les dimanches, nous, on fait l'amour. Ne devait-elle pas pleurer sa mère ? Son père, de dos, pouffait dans ses mains. Il y avait le chat de son enfance mais d'une grandeur surréelle qui dominait la campagne riieuse où elle avait grandi. Des joncs dans les fossés. Des orties lui piquaient les chevilles. De l'eau bouillait dans une casserole. Ida, impuissante dans la cuisine, s'endormit sur le formica à côté d'épluchures. La nuit la réveilla qui avait transformé l'appartement en une grotte sombre et humide. Elle ne voulait pas attendre la venue sur les murs de ces merveilleux ocres, couleurs de nos origines. Dehors, on klaxonnait. Des enfants s'insultaient, insultaient la mère des autres. On s'en prenait aux races, aux morts. Ida se leva. Un sein s'était encore fait la malle. Elle demanderait, ce coup-ci, à quelqu'un de le lui remettre en place. Et il a intérêt à être tendre. Ida l'imagina lui embrassant la poitrine, le ventre. Elle appela, affolée par les bruits du voisinage tout autour d'elle. Elle était là où on poserait le doigt s'il s'agissait de montrer le centre de la ville, du monde. Un parent excédé devait assommer

son enfant contre le mur. Ida appela plus fort. Elle ouvrit des portes, les referma. Ouvrit des placards, des tiroirs. Il restait un peu de rhum dans une bouteille minuscule. Ou de kirch. Tout ça entre le sucre cristallisé et la farine. Il devait rester quelque part un fond de Grand Marnier. Mais Ida l'avait déjà bu. Je vous ai fait des crêpes ! Elle retourna un sablier. Elle ouvrait maintenant la pharmacie. Il n'y avait que du mercurochrome, du synthol, un sirop pectoral. Sous une pile de linge de corps, elle retrouva une plaquette de pilules contraceptives. Elle lut les jours sur la plaquette sans en comprendre la signification. Elle pissa la porte ouverte, sans personne le lui reprochant. De nouveau au lit, elle se demanda s'il ne fallait pas faire bouillir de l'eau pour des nouilles. Elle se réveilla plusieurs fois pour vomir. Elle se réveilla encore pour répondre au téléphone, mais il n'y avait personne au bout du fil, seulement une machine qui lui proposait des produits surgelés, tapez dièse. Où est mon portable ? Elle ne se rappelait plus non plus où se trouvait son sac à main. Elle rêva d'un sac à main rempli de spaghettis. Elle rêva qu'un chat lui léchait la poitrine. La télévision allumée parasitait le salon. Ida la fit basculer. L'écran contre le sol, la lumière se déversait comme du lait d'un bol renversé. Le speaker, la voix assourdie, parlait d'un pays lointain. Ida entendait le chant mélancolique d'oiseaux disparus. Elle décida, puisqu'il faisait jour, de sortir. Elle irait bosser ou en profiterait pour faire des commissions, un litre de lait, quelques fraises. Elle passerait à l'école demander des nouvelles de son fils. Mais d'abord, il fallait qu'elle se lave. Pourrait-elle démêler ses cheveux ? Elle venait d'ôter la culotte qu'elle portait depuis longtemps et qui avait comme rétréci.

Elle avait envie de la mettre sous le nez de quelqu'un. Elle la mit dans son sac à main. Nue, elle se dirigeait vers la salle de bain quand en même temps qu'elle mettait en parallèle les mots salle de bain et sac à main, un peu comme un naufragé qui à l'aide des méridiens et des parallèles arrive à donner sa position, entendit des bruits d'éclaboussures. Elle jeta un œil sur son sac à main posé sur une chaise. La bride dessinait un nœud coulant. Quelqu'un prenait donc un bain. Ida cria pour se faire entendre. C'était la première fois de sa vie qu'elle criait ainsi, nue. Son ventre, ses lourdes fesses remuèrent sous l'effort. L'eau cessa de couler. Ida n'entendait maintenant que des clapotis. Un enfant jouait-il dans l'eau ? Elle se revit au-dessus de son fils, nouveau-né, en train de le laver dans une baignoire. Elle avait pensé le noyer. Ensuite l'avait étreint, enfouissant le visage du bébé contre son ventre mou, l'empêchant de respirer. Elle avait ensuite frénétiquement embrassé sa tête molle et bleue. Il avait vomi d'abondantes matières blanchâtres dans lesquelles elle trouva une épingle de nourrice. Elle s'avança, les bruits s'estompèrent. Elle regarda par le trou de la serrure. Ida prenait un bain, heureuse dans l'eau bouillante. Elle passait un gant sous ses aisselles. Il fallait d'ailleurs qu'elle rase la petite taupe sous ses aisselles. Ida parlait toute seule mais bas pour ne pas déranger Ida prenant son bain. Je vais m'éclipser, pensa-t-elle. Ida se lavait maintenant les cheveux, comme prévu. L'eau glissait sur les cheveux comme sur un galet. Ida s'habilla hâtivement, remettant sa culotte sale qu'elle prit dans son sac à main en même temps que ses clés et qu'une petite bouteille de vin qu'elle avait sûrement achetée en disant que c'était pour parfaire une sauce. Ida siffla la bouteille

à croupetons derrière un fauteuil. Le vin était chaud et aigre, mais elle l'avalait avec le plaisir d'un enfant qui brise la patte d'un animal. Par contre, demain, proprette, je retourne devant ma caisse enregistreuse. Je m'excuserai, dirai que j'ai été alitée suite à une longue et douloureuse maladie. Il faut aussi que je retrouve mon fils en espérant que les oiseaux n'aient pas mangé toutes les miettes. De la salle de bain parvenait le ronron du sèche-cheveux. Elle ouvrit la porte pour sortir mais le vide la surprit. Elle ne se rappelait pas habiter si haut dans l'immeuble. Même l'immeuble ne lui avait jamais paru si haut. Qui disait qu'il y avait des fantômes dans les greniers ? Elle lâcha son sac à main dans la cage. Au bout de longues secondes tomba tout ce que renfermait son sac à main qui avait dû se retourner, les choses les plus lourdes d'abord, quelques remords, des clés, un briquet en or, un écrou de dix-sept, un écrou de onze, le sac lui-même, puis des cartes de crédit, quelques photos, un dé, un bouton en nacre, un noyau d'olive, une allumette, un timbre, un cheveu. Le sèche-cheveux s'arrêta. Ida allait sortir de la salle de bain. Pour ne pas se retrouver nez à nez avec Ida, Ida préféra sortir, elle aussi, certaine de tomber tout simplement, parmi les clés et le dé, sur le paillason du palier.